HISTOMAG'44

Le premier e-magazine historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

N°45

La seconde guerrre mondiale par des passionnés pour des passionnés

mai 2007

761st US Tank Battalion

ENFONCEZ LA LIGNE SIEGFRIED !

Devoir de mémoire : retour à Auschwitz

France 1940 Les carnets d'Aimé Thierry

Histoire : La croix de fer

http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/

HISTOMAG'44

L'Histomag'44 est réalisé par le FORUM LE MONDE EN GUERRE

Directeur de publication

Stéphane DELOGU

Rédacteurs permanents

Sophie LAVERDURE
Eric GIGUERE
Prosper VANDENBROUCKE
Daniel LAURENT
Philippe MASSE
Igor GEILER
Philippe PLOUGONVEN

Numéro 45
Mai 2007

Contact

juin1944@wanadoo.fr

LIGNE EDITORIALE

Depuis sa création en juin 2001, votre e- magazine mensuel a maintenant pris une dimension nouvelle. Il sera maintenant disponible dans une version imprimable en format Pdf, ainsi que nous l'ont demandé beaucoup d'entre vous. Ainsi, la charte graphique a été totalement modifiée pour vous proposer un magazine de qualité, incluant des articles toujours plus élaborés, le tout présenté d'une manière, qui nous l'espérons fera de vous des lecteurs fidèles. L'Histomag'44 reste ouvert à chaque membre du forum : ainsi, chacun d'entre vous souhaitant publier un article sera le bienvenu dans nos colonnes. A terme, notre objectif est de proposer un périodique entièrement gratuit, d'une qualite identique à ce que peut proposer la presse en kiosque. Nous vous souhaitons autant de plaisir à lire ce numéro 45 que celui que nous avons eu à le préparer pour vous. Bonne lecture

L'équipe de rédaction

TOP SECRET

FORUM LE MONDE EN GUERRE 1939 1945

SOMMAIRE

PAGE 2 : EDITO

PAGE 3 : LES NOUVELLES DU FRONT

PAGE 5 : RETOUR A AUSCHWITZ
CHRISTOPHE COLLET

PAGE 9 : ENFONCEZ LA LIGNE SIEGFRIED
ERIC GIGUERE

PAGE 13 : BALDUR VON SCHIRACH
DANIEL LAURENT

PAGE 16 : LES CARNETS D'AIME THIERRY
STÉPHANE DELOGU

L'EDITO de Stéphane Delozu

Les plus perspicaces auront remarqué que le Mag avait pris en pleine poire un ravalement demandé à corps et à cris par une palanquée d'entre vous et comme on peut rien refuser à la clientèle, on s'est empressés de vous livrer une feuille de choux en version imprimable, que vous pourrez faire relier dans quelques plombes et coller le tout en bonne place dans votre boudoir. En espérant, *of course*, que le résultat fût à la hauteur de vos espérances. Notez que cette nouvelle version n'est pas pour nous déplaire mais pour d'autres raisons. Il se trouve que les magazines historiques gratuits et surtout mensuels ne sont pas légion en ce bas monde et qu'on souhaite vivement avec ce produit d'un nouveau genre, susciter quelques passions, voire devenir une alternative à la presse en kiosque, que, rassurez vous, on n'a jamais eu l'intention de concurrencer, à chacun son boulot. Le Mag a aussi changé de patronyme, détail qui n'a pu échapper à vos yeux de fins limiers. On vous le dit tout de suite, cette décision n'a pas été prise pour brouiller les pistes devant la meute des négationnistes à qui on donne des ulcères, et qui au demeurant nous fichent une paix royale depuis quelque temps. Remarquez qu'on les entend surtout hennir quand viennent les journées nationales de la Déportation, c'est-à-dire dans quelques mois maintenant. Lorsque le Mag'44 est né, en juin 2001, il n'avait pour seule raison d'être que la Bataille de Normandie. Progressivement, avec la venue de rédacteurs spécialisés dans d'autres thèmes du conflit il a bien fallu qu'on élargisse le champ d'action et qu'on revoie notre copie. Ca explique donc pourquoi à compter d'aujourd'hui on élargira aussi la dénomination de notre magazine qui deviendra pour la circonstance « **l'Histomag'44** », parfait consensus à notre avis entre tradition et évolution. Ce dernier point, avouons le a également pas mal motivé notre envie de faire bouger les choses, puisque c'est bien connu, on régresse dès lors que l'on stagne. Même si, dans le cas présent, notre ambition ne sera jamais de faire culbuter le groupe Hersant, puisque pour tout ça on vous demandera jamais le moindre fifrelin. Le principe de gratuité rejoint aussi notre second objectif, c'est-à-dire démonter qu'on puisse faire du tout bon sans autre attente que le plaisir de ses lecteurs. Ca rejoint aussi le principe du devoir de mémoire, en l'occurrence participer bénévolement à une œuvre derrière laquelle il ne cachera jamais rien d'autre qu'un investissement personnel dédié à une cause qui reste un garde fou pour l'espèce humaine, dont l'un des traits les plus fâcheux est d'avoir la mémoire courte pour ne pas dire réduite à l'état larvaire. Voilà donc le bébé, on s'en remet à votre appréciation dont on espère qu'elle sera plutôt positive. Dans le cas contraire, on vous le dit tout de suite, on aura du mal à faire mieux. La montée en puissance du forum continue donc son petit bonhomme de chemin, autant dans le calme que dans la détermination. On vous rassure quand même, notre habitude à vouloir bouleverser le cours des choses va bien finir par s'arrêter un jour, même si aujourd'hui on n'en a pas encore perçu un seul signe avant coureur. Que nenni : pour tout vous dire, on fourmille encore d'idées, ma pauvre Lucette, idées dont on vous causera dans les mois qui viennent, disons à la rentrée.

Dans un mois ou presque, les journées Robert Lelard ouvriront leurs portes pour la 4ème année : a première vue, tout se présente plutôt bien, puisque le nombre de vétérans qu'il sera donné d'y rencontrer sera le plus important depuis leur création en juin 2004, ce qui nous porte à croire que non seulement l'idée a fait sa route mais que de surcroît elle est viable, comprenez par là qu'on est partis pour faire un sacré bout de chemin ensemble. La grande nouveauté de l'année 2007 n'est autre, vous l'aurez deviné, que cette soirée du 4 juin où le Mémorial de CAEN ouvrira en grand ses portes pour y accueillir une communauté issue de l'univers virtuel ce dont on n'est pas peu fiers. Pour autant, on se garderait bien d'oublier notre première édition, nouveau né qui sentait bon l'improvisation à tous les étages et l'amateurisme pur souche. Si d'aventure on se prend un jour pour des grands, n'hésitez pas à nous coller votre croquenot dans l'arrière train, ça nous fera du bien le cas échéant. On fera tout pour éviter ça, notre seule attente restant d'agiter la communauté historique en ponctuant nos interventions de crises de fou rire, parce que les journées Lelard, c'est avant tout une bande de copains qui évite de trop se prendre au sérieux. Des fois qu'un jour on soit invités en costume trois pièces pour se taper la cloche au milieu des huiles, ce qui on vous le dit clairement, nous collera un sacré coup de bambou derrière les étiquettes. Pour éviter un aussi triste sort, le mieux est de rester politiquement incorrects, ce à quoi pour ne rien vous cacher, on prend un malin plaisir.

Le forum a fêté ses cinq ans il y a quelques jours, c'est peu et c'est beaucoup à la fois. Sachant que la durée de vie d'un espace de discussion dépasse difficilement deux ans, on a de quoi être satisfait de durer sur la toile où on croit pouvoir dire qu'on a fait notre trou sans que notre petite entreprise ne s'essouffle. C'est aussi bien peu de choses lorsqu'on remet à sa place l'univers du web qui avant toute chose relève du virtuel. C'est justement pour cette raison qu'on relève le défi du 4 juin : en l'espèce, il se peut qu'on se soit surestimés et qu'on se ramasse dans un grand fracas de batterie de cuisine qui se décroche du mur. C'est le risque. Dans le cas contraire, on se dira qu'on a raison de penser que le virtuel n'est qu'un moyen de communication utile et efficace à condition et que l'essentiel reste dans ce qui est palpable. On terminera ce premier édito de l'histoire de l'**Histomag** par une note positive : plus que deux ans avant ce grand évènement que sera le 65ème anniversaire du D.DAY, échéance que nous attendons avec une impatience non dissimulée. Comme en 94 et en 2004, on sera les types les plus recherchés, les plus intéressants, les plus cultivés Pour résumer on sera les plus utiles, tout au moins jusqu'au 7 juin. Vos magasins de presse regorgeront de bouquins aussi essentiels qu'inédits, puisque écrits par des types dont ce ne sera pas habituellement le credo, sans parler des présentateurs TV et leurs beaux costumes de grandes marques. On aura tout le temps de vous expliquer comment bien les recevoir. Au mois prochain

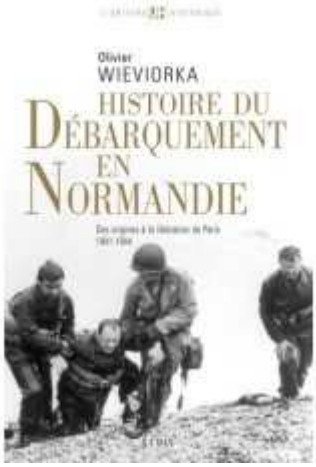
BLOC NOTES

EXPOSITION DEVOIR DE MEMOIRE ET CITOYENNETE
CONTRE L'OUBLI

Du 27 avril au 6 mai 2007, Grange aux Dîmes à **OUISTREHAM 14**. L'association Mémoire 39-45 propose une exposition consacrée à de nombreux thèmes liés aux civils confrontés à la guerre : résistants, déportés, victimes de l'occupation. Cette manifestation, très documentée, est agrémentée de nombreux panneaux où les visiteurs pourront découvrir une foule de témoignages, pour la plupart inédit. Entrée libre, horaires 13h00 à 19h00 sans interruption.

OLIVIER WIEVIORKA AU MEMORIAL DE CAEN

Historien de la seconde guerre mondiale et professeur à l'E.N.S de Cachan, Olivier WIEVORKA sera l'invité d'une conférence-débat, le 14 juin prochain au Mémorial de CAEN où il présentera son dernier ouvrage, **Histoire du débarquement en Normandie Des origines à la libération de Paris, Le Seuil, 2006** Un rendez vous à ne pas manquer pour tous les passionnés de cet épisode de la seconde guerre mondiale.



.

LA PRESSE

Nouveau venu dans le monde la presse spécialisé, Axe et Alliés se propose de visiter la seconde guerre mondiale en abordant certains cotés parmi les moins explorés du conflit. Sous la houlette de Boris Laurent, le numéro 2 de ce bimestriel propose en particulier un dossier bien ficelé sur la société de Thulé, dont on connaît l'influence probable sur l'idéologie nazie, l'un de ses sympathisants les plus connus n'étant autre que Rudolf Hess, numéro 2 du Reich.

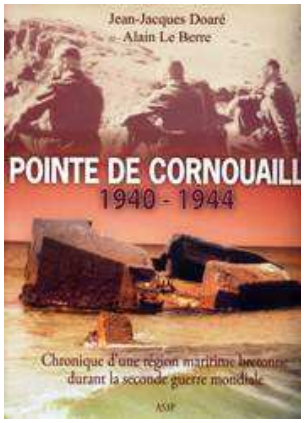
Sommaire du n°2 (disponible en kiosque)

En couverture : **les racines occultes du nazisme** - la société de Thulé - la magie politique nazie : fêtes et cultes des morts

- **Economie : le Reich au bord de la débâcle (39-40)**
- **la conférence de Munich : Hitler mène le jeu**
- **le Blitz : le peuple britannique poursuit la lutte**
- **unité : la SS Langemarck - les lions de Flandre**
- **Smolensk 1941 : premier choc pour la Wehrmacht**
- **opération Pastorius : des saboteurs nazis filtrent les USA**
- **Scapa Flow : un loup dans la bergerie**

La pointe de Cornouaille dans la guerre 1940-1944.
(Alain le Berre- Jean Jacques Doaré)

Par Philippe MASSE



En 2004 l'association AS3P de Plouhinec, a organisé une exposition sur la vie de la Cornouaille pendant le dernier conflit. Ce livre se veut être le livre mémoire de l'exposition du 60ème anniversaire du débarquement de Normandie. Plus qu'une banale lecture il retrace la vie mouvementée sous l'occupation des cantons de Quimper, Pont Croix Plouhinec et Douarnenez tiraillé entre collaboration résistance. La richesse de cet ouvrage est d'assurer la conservation et la transmission à la mémoire collective d'un ensemble de documents administratifs où personnes qui ont été émis durant cette période l'oeuvre de deux auteurs très connu pour leurs recherches sur le seconde Guerre mondiale

De l'occupation à la libération, les auteurs, grâce à une iconographie très variée, nous font vivre la vie en Cornouaille, l'arrivée des allemands, la vie quotidienne avec ses aléas (dénonciation, déportation), les frémissements de la résistance, le départ des Sénans vers la grande Bretagne, l'organisation de la pêche côtière, la vie des maquis, l'épuration à la libération.

Certains documents et notamment les lettres de dénonciation montrent jusqu'à quel point leurs auteurs étaient prêts à aller pour dénoncer leurs congénères. Le chapitre sur l'épuration est très bien documenté, il pose concrètement les exactions dont été victimes les femmes à la libération. Les histoires d'amour avec l'occupant et la résistance n'ont jamais bon ménage même si bien souvent les dénonciations ont relevé de règlements de compte personnels (la Bretagne a été un terrain très propice pour la tonte des femmes). Les problèmes du ravitaillement en nourriture et la réquisition des bateaux de pêche breton pour l'entraînement des soldats allemand prévus débarquer en Grande Bretagne. La surveillance des pêcheurs par la GAST.

Ce livre, de diffusion régionale, peut être acquis auprès de l'association AS.3P de Plouhinec pour une somme d'environ 58€. Un investissement amplement mérité tant pour la qualité du travail de recherche que pour la mise en page.

Lien pour contact :

http://www.ville-plouhinec29.fr/AS3P.htm

Les dossier du Mag

AUSCHWITZ : RETOUR EN ENFER

Par Christophe COLLET

Professeur d'histoire au Lycée Victor Lépine de CAEN, Christophe COLLET s'est récemment rendu à Auschwitz où en compagnie de Mr Henri Graff (1) , ancien déporté, il a pu mesurer à quel point l'horreur est encore présente dans ces lieux de sinistre mémoire. Il nous livre dans ce bouleversant article les impressions et le malaise que ressent tout homme confronté à l'impossible. Les lignes qui vont suivre ne sont pas un récit historique, elles sont une invitation à la réflexion, une vaine tentative de compréhension d'actes maintenant ancrés dans la mémoire collective. Que faut-il retenir d'Auschwitz ? Le chemin de croix des martyrs en tenue rayée peut-il empêcher que l'inimaginable ne se reproduise aujourd'hui ou dans le futur ? « . En parcourant les vestiges du camp devenu sanctuaire des crimes nazis, on ne peut pourtant que tenter de comprendre, mais en vain. « Ne cherchez pas à comprendre car il n'y a rien à comprendre » suggère Henri Graff. Non, il n'y a rien à comprendre à Auschwitz. Auschwitz est un crime quantifiable en terme de victimes sacrifiées sur l'autel d'une aberration, mais son existence ne peut être expliquée de manière rationnelle : Auschwitz n'est pas d'essence humaine. Auschwitz ne peut être compris mais doit être transmis.

Toutes ces années à lire, à apprendre, tout ce temps à voir documentaires et autres films Et puis, cette année, à Paris, le Mémorial de la Shoah et deux conférences ; et puis deux autres au Centre Culturel Juif de Cracovie

Mais rien, au grand jamais rien, n'aurait pu nous préparer à vivre ces quelques heures en terre silésienne, au cœur du système génocidaire nazi. Comment décrire l'indicible, saisir l'insaisissable, comment exprimer ce qui ne peut être rendu par aucun mot ? Ecrire malgré tout, pour témoigner, non seulement de ce que j'ai vu, mais aussi et surtout de ce que j'ai ressenti, de que je ressens, de ce qui m'habite aujourd'hui ; dorénavant, il y a dans ma vie un avant et un après Auschwitz…

« Le travail rend libre », annonce confiant le portique d'entrée au camp principal. Ici , tout n'est que trompe l'oeil sordide, chaque mot est galvaudé et devient autre chose. La liberté n'est que la liberté de lâcher prise et mourir, le travail est esclavage, les hommes sont des « Stücks », des morceaux, l'appel du matin est l'antichambre de la dégringolade, les gardiens sont des détenus et deviennent bourreaux pour mieux survivre. A Auschwitz, ne cherchez pas à vous accrocher à un mot. Derrière chaque mot, se cache un nouveau malheur.

Auschwitz I : camps de concentration : au moins 70 000 morts. Auschwitz II Birkenau : camps de concentration et centre de mise à mort : au moins 1,5 millions morts (dont 1.1 millions de juifs).

J'ai vu les restes tordus et défaits de la Bête Immonde, j'ai arpenté son antre boueuse et luisante de pluie silésienne ; j'ai foulé au pied un sol martyr, une terre enrichie d'un absolu d'inhumanité et qui s'étire jusqu'aux pieds du Monstre. De son ventre tari, j'ai aperçu les viscères explosés, superstructures de briques et de fer, organisme de bois et de terre, ruines improbables pour un indescriptible passé, alignements sans fin de vaines cheminées, miradors de folies furieuses, et ce béton hérissé qui s'érige avec l'arrogance du crime impuni, griffes insensées de Fin du Monde qui se déploient en un cancer barbelé jusqu'à l'infini d'une douleur anonyme. Antre et ventre organiquement liés par le métal et la haine…

Ventre immense, à la dimension des assassins, ventre sans fin, rationnel et dément ; un gigantisme qui sonne comme l'évidence délirante que la mise à mort est une industrie et le supplice un objectif de rendement

Sur ces ersatz de lits, pas de noms, pas de voix, juste des centaines de numéros humains entassés, empilés . Des numéros qui s'accrochent à une infime parcelle de vie. Pas de sommeil non plus, ceux du haut souillent ceux du milieu, ceux du milieu toussent et retombent sans force. Ceux du bas restent éveillés, le regard en alerte perpétuelle instinctivement dirigé vers la porte d'où surgissent les « selections ». A Auschwitz, on ne dort pas, on ne dort jamais.

Des rails plongeant au cœur de la Bête, la perforant en son sein, abominable perfusion déversant ses cargaisons d'humanités suppliantes vers un bois de bouleau crachant le feu de l'oubli ; lignes de fer, cicatrice brûlante de l'irrémissible crime…

Les latrines n'ont pas été installées de manière aussi effroyable par simple commodité de fabrication, tout est machiavélique en cette terre de Silésie : il s'agit de ravaler l'être humain au rang de bête de somme, condition dans laquelle l'intimité devient superfétatoire. Tout a été méticuleusement pensé, tout ce qui peut évoquer la dignité a été méthodiquement éradiqué. Il n'existe aucun lieu à Auschwitz qui permette au détenu d'oublier sa condition d'animal au service du Reich. Dans l'enfer de Silésie, même la satisfaction d'un besoin naturel a été transformée en nouvelle humiliation. On se retrouve seul au milieu du tumulte des dysentériques , inéluctablement démuni face à son statut d'esclave misérable.

Mes yeux sont agrandis de douleur, ils cherchent, hagards, une structure de pierre, de bois, un bout de métal, n'importe quoi, un objet amical sur lequel je pourrais poser mon regard et cesser de me perdre dans cet infernal Meccano monté pièce par pièce, agrandi, modifié, transformé, amélioré pour le pire, perfectionné pour conduire l'Homme au bord de l'abîme.

Même les bouleaux blancs sont complices par dissimulation de preuves ; arbres coupables de cacher le crématoire, la chambre à gaz, de dérober à nos yeux le crime ineffable. Il y manque pourtant les hurlements des Kapos, les cris de douleur, les pleurs, le souffle court et oppressé des prisonniers, l'aboiement des chiens et les ordres hurlés des SS ; il y manque l'odeur de charogne, celle calcinée des crématoires.

Il y manque la violence palpable, celle des coups pour rien, pour si peu, des injures animales, éructées, crachées, du sadisme ordinaire empli de la cruauté du Monde. Il y manque les costumes rayés, mouillés, souillés, remparts dérisoires contre la morsure des éléments, dernière frontière avant la mort, costumes qu'on avilie et qui courent, se pressent mais malgré tout survivent, contre l'évidence et le sourire des bourreaux, contre l'urgence et l'impatience d'en finir, costumes sous lequel se dresse l'Homme et sa farouche volonté de vivre, vainqueur exemplaire…

Le mirador est un soldat qui veille jour et nuit, à qui on ne peut rien cacher, à qui on dit rien non plus. Il est l'allié des Forts, ceux qui mangent de la viande, dorment dans des draps, possèdent encore un nom. Il est là pour l'eternité, en pleine chaleur comme en plein hiver. Il vous fixe en

ricanant après avoir regardé le départ des morts de la nuit, grotesque procession de pantins décharnés, et vous murmure : »Patience, ton tour va venir »...

Le convoi ralentit, on va enfin pouvoir manger un peu, se laver, dormir aussi. Le voyage est terminé, on oublie son estomac vide, la soif intense qui irradie le corps, les crampes qui déforment les membres. Pourtant, c'est ici que le voyage commence vraiment ; c'est ici que débute la transition du monde rationnel au monde d'Auschwitz, une usine de la mort où chaque homme, chaque femme, chaque enfant devient un numéro, une matière première pour le Reich, un nouveau voyageur pour le néant qui le guette, prêt à l'engloutir.

Ces lieux portent en eux une mémoire plus grande que nous et l'essence de ce million et demi d'hommes détruits dans la gueule brûlante du Moloch survit entre ces barbelés, elle survit et nous prend à témoin en nous broyant le coeur...

Il a seize ans et demi, il est juif, un contrôle d'identité et deux semaines plus tard, l'enfer concentrationnaire le happe et l'enserre… L'année qui suivra ne finira jamais. 63 ans plus tard, il est là devant nous, devant la rampe d'où il est descendu dans les cris et l'effroi, adolescent ; il mime l'officier SS qui « sélectionne » du bout du doigt, qui donne la mort ou un sursis d'un mouvement d'index ; ainsi, ce n'était plus que ça la vie : un doigt qui bouge et qui tue, sans arme apparente, en une heure et demie, derrière quelques arbres blancs…

*« **Selection** » : Jamais ils n'apprendront le sens de ce mot qui pourtant s'applique à leur condition de condamnés sans jugement. Souvenons nous !*

Henri Graff mime l'index qui le sauve alors ce jour de mai 44, mais qui détruira à jamais sa vie d'homme, lui offrant celle d'un survivant d'Auschwitz, punition du rescapé qui transmet sans haine le moment suprême où le bourreau est à jamais tombé dans la non-humanité, péché sans rémission, damnation du genre humain…

Henri Graff explique avec gentillesse et précision, d'une voix tranchante comme la volonté, il répète à l'envi, encore et encore, sans jamais s'impatienter, répondant aux mêmes questions qui reviennent sans cesse, sans un mot de haine ; il dit ce qu'il sait et ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu et qu'il vit toujours, il montre son bras et les chiffres bleus de sa déshumanisation : « Je suis mort en 1944, je suis né nouveau en 45 »…

Nous savons sa douleur, tapie quelque part dans sa tête d'adolescent qu'il ne fut jamais. Mais il reste digne et va vers nous pour transmettre, dans l'urgence d'un temps où l'oubli guette et attend son tour. Il raconte sa ceinture qu'il put garder alors et qui devint son allié ; objet de convoitise, objet qui libère les mains qui travaillent, objet qui aide à la survie dans un non-monde d'absolue bestialité. « Je me suis promis de ramener ma ceinture en France ». Il la ramena donc, et la seule évocation de cette histoire brouille ses yeux et le conduit plus loin que nous n'irons jamais…

Quelquefois, un miracle survient : un détenu du « Canada » parvient à cacher quelques clichés trouvés dans les affaires de nouveaux arrivants, dont les derniers traits s'échappent déjà en volutes de fumée compacts. Mariages, communions, photos de famille sortent des valises, témoins illusoires de la vie d'autrefois. A Auschwitz, on ne communie qu'avec la faim, on ne se marie qu'avec la mort, les photos de famille sont celles des pendus dont on fixe en souriant les derniers instants d'effroi. Le monde tel que toutes ces photos le réprésentent a t'il d'ailleurs existé un jour ? Ici, on doute de tout, on doute même que la vie ait pu exister autrement.

Notre guide dit le comment, elle donne des explications précises et méthodiques, avec cette retenue toute de compassion contenue, elle narre les faits d'histoire de sa voix chuchotée ; faits de la Grande Histoire, événements d'une quotidien délirant, elle énumère des chiffres, des dates, explique encore, met en perspective avec délicatesse et pertinence. Notre guide dit le comment mais jamais le pourquoi : horizon indépassable de notre compréhension à tous, impuissance à raisonner, à trouver la clé de tout cela, cet abîme de douleur incontrôlée dans un monde de technicité mortifère au service du Mal absolu. « **Ne cherchez pas à comprendre. Il n'y a rien à comprendre** », affirme Henri Graff. Rien à comprendre et pourtant tout à transmettre, il faut donner à voir…

Le réseau ferré d'aujourd'hui passe, parallèle à celui d'hier, il n'est qu'une juxtaposition de lignes, se substituant à l'ancien, sans pour autant le renier ; et les trains passent, cyniques et placides, à quelques dizaines de C'est un reste horrifiant posé entre deux enfers, dans un présent d'indifférence assumée. Des champs cultivés, de la bonne terre amendée par le feu de l'Enfer d'un d'absolu malheur ; et des maisons modernes dont les fenêtres limpides donnent sur le spectacle apparemment banal d'un centre de mise à mort… Banalité du Mal, banalisatiod'un lieu dont l'unicité s'atrophie alors dans la pierre et le ciment d'une urgence immobilière.

mètres d'un wagon plombé reposant sur les rails d'une Histoire dont il apparaît soudain qu'elle n'était pas faite que de photos et de textes, si savants soient-ils. C'est un wagon de marchandises, au milieu des herbes folles et jaunies, près d'une maison en construction.

C'est un reste horrifiant posé entre deux enfers, dans un présent d'indifférence assumée. Des champs cultivés, de la bonne terre amendée par le feu de l'Enfer d'un d'absolu malheur ; et des maisons modernes dont les fenêtres limpides donnent sur le spectacle apparemment banal d'un centre de mise à mort… Banalité du Mal, banalisation d'un lieu dont l'unicité s'atrophie alors dans la pierre et le ciment d'une urgence immobilière…

A Auschwitz, on cultive le cynisme comme Montaigne cultivait le beau. A l'intérieur du camp , où chaque jour est tout autant le calvaire qui se renouvelle encore et encore, qu'un mince filet d'espoir entretenu par un souffle dérisoire, on a construit des locaux disciplinaires. L'horreur n'a plus de limite, on trouve continuellement matière à faire souffrir davantage le supplicié, aussi à lui faire croire qu'ici on fait partie du monde normal, à lui donner le souvenir du monde libre où la prison guettait les délinquants. Mais, Auschwitz est déjà une prison, la faim, le froid et la fatigue en sont d'autres encore. Puis , il en est encore une plus terrible, bien plus sordide : le block disciplinaire. A Auschwitz, la souffrance n'a plus de frontière, l'homme a repoussé toutes les limites du mal : il est devenu le mal.

Et puis, il y a Aushwitz I ; Auschwitz I et ses immeubles bas de briques rouges, ses allées rectilignes… Auschwitz I avec sa potence et son mur d'exécution, son block 11, block de la mort qui résume à lui seul que nous sommes parmi les hommes non plus non-humains, mais simplement inhumains et pervers, déchets de l'humanité et du sadisme assumé. Ici on ne met pas à mort systématiquement, on ne tue pas sous la pression de quotas à remplir, d'un rendement à respecter ; non, ici, on meurt en travaillant… On travaille dans la folie et la souffrance… « ***Arbeit macht frei*** »…

Photo ci-dessus : Devant le mur des fusillés, car à Auschwitz la mort se donnait sous toutes les formes, bougies et fleurs commémorent le sanctuaire de la souffrance. L'humanité doit voir, parler, comprendre, témoigner, empêcher. Auschwitz n'est que l'une des portes de l'enfer, il en existe bien d'autres à travers le monde. L'homme est capable du meilleur, mais on se demande parfois si ce n'est pas dans le pire qu'il excelle.

Devenu musée de l'indicible, il donne à voir l'impossible devenu croyable, l'incroyable rendu possible. Une cellule de un mètre carré, une cage de pierre pour quatre prisonniers punis, comme s'il était possible de l'être encore ; Quatre hommes agglutinés les uns contre les autres, qui se volent une absence d'air et d'espace, forcément debout, toute la nuit, avant l'appel et le travail… avant la fin... Deux tonnes de cheveux, derrière une vitre : photos ou films terribles, mille fois vus, mille fois lus ; et pourtant. J'entre dans la salle ; ils sont derrière le verre d'une longue vitrine ; je les vois, ils sont à quelques centimètres de moi, vieillis, blanchis, organiques… Ce sont des restes humains, des bouts d'humanité qui ont vécu, qui ont aimé et respiré le même air que moi ; c'est un cimetière sans repos des âmes, offert à la vue de tous, le signe tangible du charognage des corps, de la chosification de l'être humain…Deux tonnes de cheveux, c'est 50 000 femmes perdues dans les méandres de l'Enfer mais qui vivent pourtant dans le regard des Hommes qui passent, silencieux et tendus, devant leurs dépouilles d'ange….

La réalité a dépassé les mots, elle a écrasé tout ce que je savais ou croyais savoir sous un monceau de pas boueux d'infinie tristesse ; elle s'est imposée à mon regard effaré, dépassé par une ampleur de Fin du Monde ; elle m'a dicté sa volonté contre tout ce en quoi je crois… **Le non-monde a un nom : Birkenau… Auschwitz est on antichambre…**

Copyright Christophe Collet - Mars 2007 - Légendes photographiques Stéphane Delogu -

(1) Mr Graff sera présent pour témoigner de sa détention à Auschwitz le lundi 4 juin 2007 à 18 h 00 au Mémorial de CAEN lors de la soirée du souvenir.

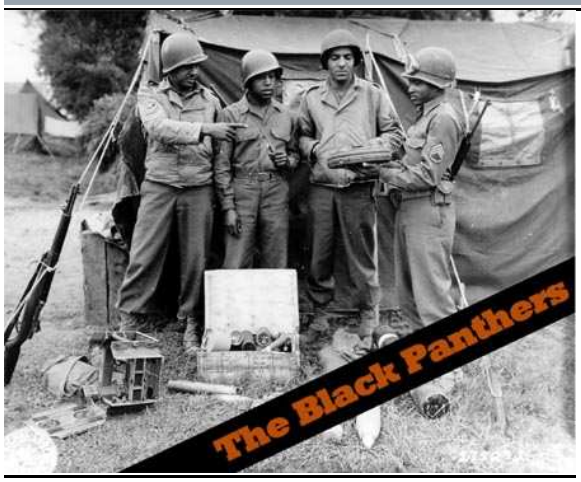
Pour en savoir plus sur Auschwitz :

- ***Auschwitz, 60 après, Annette Wievorka, 2005, Robert Laffont : un livre indispensable pour apprendre à connaître l'histoire d'Auschwitz, du début du siècle à aujourd'hui.***
- ***Auschwitz, résidence de la mort, Texte de Teresa et Henryk Swiebocki, photos d'Adam Bujak, traduction d'Olga Stroka, 2006, Biaty Kruk : de très beaux textes et des photos d'Auschwitz aujourd'hui et d'autres d'Auschwitz hier.***

Les dossier du Mag

LE 761st TANK BATTALION

par Eric Giguère



4ème partie **Enfoncez la ligne Siegfried!**

Après Tillet, les Black Panthers firent équipe avec la 17è Airborne Division au nord, en direction d'Houffalize, dans un secteur clé de la route Liège-Bastogne qu'ils réussirent à couper en poussant en direction de la route de St-Vith près de la frontière allemande et la ligne Siegfried. Les blindés se trouvaient en fait à Wicourt, 4 kilomètres au sud d'Houffalize.

Après Tillet, les Black Panthers firent équipe avec la 17è Airborne Division au nord, en direction d'Houffalize, dans un secteur clé de la route Liège-Bastogne qu'ils réussirent à couper en poussant en direction de la route de St-Vith près de la frontière allemande et la ligne Siegfried. Les blindés se trouvaient en fait à Wicourt, 4 kilomètres au sud d'Houffalize.Le 24 janvier, la compagnie C engagea le combat à Stienbach au Luxembourg qui devenait ainsi le troisième pays où le 761st croisait le fer avec l'ennemi

Ici, un nid de mitrailleuse, un canon anti-char et 35 soldats allemands furent liquidés. Il s'agissait d'éléments laissés en arrière-garde. La compagnie D, qui servait d'écran, fit 20 morts et de nombreux prisonniers dans les rangs allemands pendant qu'elle se déplaçait vers Watermall avec les parachutistes de la 17è Airborne. Ceux-ci avaient été largués afin de colmater les brèches qui auraient pu s'ouvrir entre les forces américaines. Ils aidèrent à repousser l'ennemi sur son propre territoire.

Gouvy et Hautbillian tombèrent suite aux assauts combinés des paras et des chars face à une résistance acharnée qui devait servir à protéger la retraite des meilleurs éléments tant humains que matériels. Les Negrotankers atteignirent Watermall où l'opposition devint encore plus opiniâtre. Le 761st et le 513è régiment d'infanterie aéroportée de la 17è Airborne forcèrent les opposants à reculer encore une fois à Espeles, ville située tout juste à l'intérieur des frontières luxembourgeoises. L'artillerie avait auparavant préparé le terrain et obligé d'importantes forces terrées dans les boisés à se rendre en grand nombre. L'officier commandant la 17è Airborne déclara qu'il préférait avoir cinq chars du 761st en soutien plutôt qu'un nombre plus élevé provenant de tout autre unité blindée. Dans le but de garder l'adversaire sur les talons, on ordonna à la Baker Coy, avec le 2è bataillon du 345è Régiment d'Infanterie nouvellement assigné, de poursuivre l'ennemi sans relâche. La ligne Siegfried qui se trouvait maintenant tout près. Le 30 janvier, ils prirent la ville de Hemm

Les autres compagnies opérèrent avec le 346è Régiment d'Infanterie le jour suivant à Herresbach et Schonberg. Charlie Coy réduisit au silence 12 panzerschrecks, une casemate, un Panzer IV, un mortier et compta 80 Allemands tués à Herresbach. Le 1er février, ils engagèrent le combat contre une colonne qui se déplaçait à l'est, en direction de l'Allemagne, près d'Emmerscheid. Ils anéantirent quatre mitrailleuses lourdes, un canon de 75mm et on compta 175 morts parmi l'infanterie allemande. Pour la 2ème fois depuis leur baptême de feu, les hommes de la 761st se retrouvaient de l'autre côté de la frontière du Reich ! Le 2 février, le bataillon fut placé sous les ordres du Major Général Harry L. Twaddle de la 95è Division d'Infanterie et se préparèrent à faire mouvement vers la Hollande pour le lendemain. Le 761st se mit donc en route le 3 février et installa son poste de commandement à Jabeek en Hollande, près des frontières allemandes, au royaume des digues et des moulins à vent. Après une première assignation avec la 95è Division du XVIè Corps, on leur réassigna la 79è DI de la 9ème Armée avec lesquels ils effectuèrent leur première mission de combat. Celle-ci consistait à prendre la ville d'End et la charge fut confiée à la Baker Company en collaboration avec le 314è Régiment de la 79è DI. Des renforts étaient entretemps parvenus au bataillon, 200 remplaçants devant être formés et entraînés au combat. La plupart reçurent deux semaines d'entraînement avant d'être envoyés au combat dans des rôles de second plan, histoire de les acclimater aux rudes batailles du théâtre européen. De Jabeek, le 761st Tank battalion gagna ensuite Milich et Erkelenz. Puis, pour la troisième fois, le 3 mars, ils pénétrèrent à l'intérieur du Reich en dépassant les frontières de Schwannenberg à un point situé entre Gangelt et Gilrath. Ils y nettoyèrent quelques poches de résistance et firent des prisonniers parmi la 2è Panzer Division en retraite. Les combats furent moins pénibles que les précédents sans pour autant être une partie de plaisir !

.

Le 8 mars, le bataillon fut rappelé et des ordres furent donnés pour faire mouvement vers Saverne en France. On ***assigna le*** bataillon à la 103è DI « Cactus » de la 7ème Armée du Lieutenant Général Alexander M. Patch. Aux commandes de la 103è, un certain Général McAuliffe qui s'était rendu célèbre par son fameux « Nuts » en réponse à l'ultimatum allemand exigeant sa reddition à Bastogne. Le 14 mars, à Obermodern, 4 kilomètres au nord-est de Bouxwiller, la Task Force « Cactus » (3 régiments de la 103è DI assignés à la C Coy) furent lancés dans une attaque visant à enfoncer la ligne Siegfried. Le lendemain, les Shermans se mirent en marche à 6h45 à partir de Zutzendorf. Un pont saboté au nord de la ville retarda l'avance le temps que le génie remédie à la situation. On lutta ensuite jusqu'à midi avant de s'emparer de Nieffern, la ville suivante. La tâche fut pénible car la région était fortement minée, ce qui causa plusieurs pertes parmi l'infanterie. Les hommes entrèrent dans la ville sans le support des chars immobilisés dans les champs de mines. La Task Force « Cactus » fut dissoute le 17 mars, après trois jours seulement de courte vie.

Du 15 au 20 mars, les Negrotankers s'ouvrirent un passage à travers Niederbronn Des Bains, Lembach et Bobenthal dans les monts Hardt où le bataillon se regroupa pour sa plus grande opération de l'année. On allait maintenant leur demander de réussir là où la 14è Division Blindée avait échoué: Crack that Siegfried Line !

Le 21 mars, on créa la Task Force du Rhin qu'on plaça sous les ordres du Lieutenant Colonel Bates, commandant du 761st Tank Battalion. Cette force de combat était constituée du 761st, du 2ème bataillon du 409è régiment de la 103è DI, d'un détachement du génie, et d'un peloton de reconnaissance du 614è bataillon de chasseurs de chars. La mission: Enfoncer la ligne Siegfried et pousser jusqu'au Rhin. Sur le flanc gauche, la 42è division « Rainbow » dont la 10è Blindée ouvrait la marche; sur le flanc droit, la 36è division « Texas »; la 14è Blindée fut placée en retrait pour exploiter toute brèche qu'ouvrirait les Black Panthers dans la célèbre ligne de défense allemande. C'est la Charlie Coy qui eut l'honneur d'ouvrir la voie pour cette opération symbolique mais aussi périlleuse, enfoncer la ligne Siegfried. Le premier peloton commandé par le Lieutenant Thomas E. Bruce, accompagné du 409è Régiment de la 103è DI s'engouffra profondément dans les monts Hardt, bastion naturel de la ligne Siegfried, pour rejoindre Reisdorf. L'endroit était idéal pour la défense et d'énormes moyens avaient été mis en place pour stopper les éventuels envahisseurs. Les hommes du Lieutenant Bruce pilonnèrent systématiquement les fortifications ennemies pendant une journée entière réussissant ainsi à les affaiblir considérablement. Résultat: 7 casemates et un canon anti-char détruits, 14 Allemands tués et 90 prisonniers pour un char perdu. Le génie suivait de près et dès qu'une casemate était réduite une charge « C » s'occupait de pulvériser la position

.

Avant l'assaut , la section de reconnaissance du Bataillon, équipée de chars légers M3 Stuart prend quelques instants à Coburg, cette photo a été prise en Allemagne en avril 1945 Photo US Nara.

FORUM LE MOULIN EN GUERRE 1939 1945

Pendant ce temps, 3 kilomètres environ au nord, le Second-Lieutenant Moses E. Dade s'était occupé d'investir la ville de Nieder Schlettenbach sur la ligne Siegfried. Son peloton atteignit ce bastion le 20 mars et attaqua dès 7h00 le matin réussissant à faire entrer l'infanterie, mais dû s'arrêter à cause de la destruction de nombreux ponts. Un homme bien connu, « the baddest man in the 761st », Warren G. H. Crecy, fut photographié faisant fi du danger, la tête et les mains sorties entre les écoutilles de la tourelle du commandant pour utiliser le calibre 0.50 afin d'arroser d'une pluie meurtrière les défenseurs de la ligne Siegfried. On raconte même que le tireur sur ce char était le premier Sergent William R. Burroughs qui avait abandonné ses fonctions pour avoir l'opportunité de servir sur le char de Crecy ! À 16h00 cette même journée, la Able Coy vint relever la Compagnie C, qui venait de combattre 6 jours sans interruption, par l'entremise du peloton du Premier Lieutenant Harold Kingsley. Ils combattirent jusqu'au matin du 21, neutralisant 10 casemates, détruisant un canon auto-moteur, liquidant 20 mitrailleuses lourdes et tuant 10 soldats allemands. Pendant cette opération, le Premier Lieutenant Maxwell Huffman qui commandait cette Compagnie, fut blessé grièvement par un sniper et mourut 5 jours plus tard. Il fut le seul officier blanc à décéder pendant la période de combat du bataillon.

Continuant l'excellent travail de la Able Coy, le peloton du Lieutenant Dade revint à la charge le 21 subissant des pertes qui furent comblées par l'ajout du reste des chars du peloton du Lieutenant Frank Cochrane durement éprouvé par les combats de Nieffern. On réunit les deux pelotons pour n'en former qu'un. Le long de la route de Nieder Schlettenbach jusqu'à l'étape prochaine, Erlenbach, se situaient les plus denses fortification de la chaîne de la ligne Siegfried. On pouvait y compter au moins treize casemates qui étaient toutes reliées par des corridors communicants et protégées par des canons anti-chars et des nids de mitrailleuses. Le nouveau peloton reconstitué travaillait en coopération avec le 411è Régiment de la 103è DI. Sur le flanc gauche, la 42è Division « Rainbow »; sur la droite, la 36è Division « Texas »; sur les arrières, attendait impatiemment la 14è Division Blindée et, rôdant quelquepart dans le secteur, la 10è DB.

La tactique consistait à faire foncer deux chars à haute vitesse sous le feu de couverture des autres blindés en retrait, puis une autre paire se lançait en avant et ainsi de suite. C'est de cette façon que le peloton du Lieutenant Cochrane se fraya un chemin après 6 heures de combats acharnés dans Nieder Schlettenbach, faisant feu sur des fortifications aménagées dans les falaises à des hauteurs pouvant atteindre plus de 500 mètres. Sous un feu nourri, le génie du 411è relia par un pont les deux rives de la rivière Lauter pour permettre au peloton de continuer la lutte à Erlenbach le 22. Le 411è Régiment entra dans la ville protégé par le feu des tankistes de Cochrane et combattit durant la nuit du 22 au 23 mars. La Task Force du Rhin suivit selon une route légèrement différente par la forêt de Wissembourg. Le commandant Ervin Latimore s'attira l'admiration de ses pairs par son courage et sa détermination et son travail fut récompensé par la Silver Star Medal. Le Lieutenant Gary quant à lui fut décoré de la Bronze Star Medal.

Le long de la route Nieder Schlettenbach - Erlenbach, les Américains montraient à leur tableau de chasse: 2 canons anti-chars capturés, 24 casemates soufflées, 17 nids de mitrailleuses liquidés, 265 soldats ennemis tués et 1 450 capturés à Nieder Schlettenbach. On peut attribuer la reddition d'au moins un millier de ces soldats au feu dévastateur des chars des deux pelotons réunis en un seul de la Compagnie C de la 761st. C'est alors que la Task Force du Rhin surgit dans Reinsdorf et que les tankistes lancèrent des grenades à mains dans les cours et les maisons pour nettoyer les îlots de résistance qui sont le lot des guerres urbaines. Les fantassins du 2ème bataillon du 409è Régiment entrèrent dans la ville libérée de Reisdorf à la manière russe, installés sur les chars de deux compagnies. Les soldats allemands ne pouvaient plus espérer d'aide à partir du nord puisque le peloton Dade - Cochrane de la Charlie Coy accompagné du 411è Régiment s'étaient interposés entre eux et que le génie avait pulvérisé leurs fortifications

.

L'ennemi en déroute prit la fuite dans les montagnes et les boisés pour revenir la nuit tombée après le passage de cette force d'intervention afin de tendre une embuscade aux équipes de ravitaillement. Après une retraite tactique qui réussit surtout grâce à la bravoure et à la présence d'esprit de deux hommes, le Caporal James L. Mills et le Staff Sergeant Willie Black, l'unité de soutien se réorganisa et, forte de l'appui de deux Shermans retardataires réussit à se frayer un passage pour continuer sur les arrières de la force formant le fer de lance. Il fut établi plus tard que l'unité de ravitaillement avait dépassé le point où elle aurait dû s'arrêter pour la nuit. Après avoir réduit Reinsdorf au silence, la Task Force fut divisée en deux sections. L'une d'elles se déploya au nord-est sur Birkenhardt alors que l'autre se rua un peu plus à l'est sur Bollenborn. Les hommes se trouvaient maintenant profondément au coeur de la ligne Siegfried et il n'était absolument pas question de regarder derrière, le mot d'ordre: En avant ! La colonne qui fonçait sur Birkenhardt rencontra un feu nourri d'artillerie et un furieux barrage de canons anti-chars qui la força à s'immobiliser momentanément. Les Allemands disposaient d'une panoplie d'armes dans cette région dont de nombreuses étaient mobiles. Le Colonel Bates n'eut d'autre choix que de demander un tir de soutien qu'on lui accorda sur le champ par l'entremise de 9 bataillons d'artillerie qui crachèrent un tonnerre d'acier sur la ville, la transformant en un énorme nuage de poussière. Avant que ce brouillard ne se dissipe, la colonne reprit sa progression et captura les survivants hébétés toujours sous le choc de l'orage de fer qui venait de s'abattre sur eux.

La colonne ayant pris d'assaut Bollenborn ne l'eut pas beaucoup plus facile et dut retraiter, pliant sous le feu de mortiers et de canons anti-chars alors que l'ennemi jetait toutes se forces dans la bataille pour protéger sa mère patrie. Deux heures après que la ville de Reisdorf eut été dépassée, le commandant de la 103è DI ordonna à la colonne qui l'avait libérée de continuer au nord-est pour assurer sa jonction avec la 10è DB à Silz, quelques kilomètres à l'est du croisement des routes Birkenhardt - Lauterburg sur laquelle s'amenait l'autre partie de la Task Force du Rhin. La 14è DB attendait toujours derrière et si ces Negrotankers réussissaient à percer avec leurs unités de soutien, toute la 7è Armée pourrait joindre le combat en lançant une force irrésistible en hommes, armes et blindés dans cette brèche pour finalement atteindre le Rhin et tous les trophées qui pouvaient se trouver de l'autre côté. Le support aérien était aussi prêt à entrer dans la danse avec ses P-38 et P-47 de la Tactical Air Force. La Task Force se débarrassa d'obstacles routiers en utilisant les tanks comme des bulldozers pour les écarter et se fraya un chemin parmi les cratères de bombes que les obus des nebelwerfers avaient créés. Les unités du génie s'occupèrent des obstacles qui ne purent être poussés hors du chemin à la première occasion. En approchant de Silz, un comité d'accueil d'artillerie et de mortiers fit déduire assez rapidement au Colonel Bates que la 10è DB n'était pas au rendez-vous. Celui-ci réagit promptement, sans paniquer et réussit à faire passer ses chars au prix de féroces combats pour les diriger encore à l'est vers Munchweiler. La noirceur compliqua un peu la vie des tankistes dans Silz, mais un coup direct sur un dépôt de munitions allemand résolut le problème en illuminant la ville. L'enfer qui se déchaîna rendit cependant les déplacements plus dangereux puisque des obus explosaient dans toutes les directions causant un ralentissement important du trafic

Le 25 avril 1945, Americains et Russes établissent le contact à proximité de Torgau. Sur cette photo figurant le 2nd Lt. William Robertson et le Lieutenant. Alexander Sylvashko, (US Nara)

15 minutes après minuit dans la nuit du 22 au 23, Munchweiler fut atteinte et cela s'avéra le début de la fin pour l'ennemi. L'arrière-garde d'une colonne motorisée et hippomobile qui se déplaçait le long de la route de Silz à Klingenmunster subit un véritable carnage quand se déchaînèrent les canons et les mitrailleuses des Sherman qui les prirent à partie. Les cadavres de chevaux et de soldats ainsi que les débris tordus de véhicules et d'armes de toutes sortes emplirent la route au point que le Colonel Bates dût demander l'appui d'un tank-dozer pour libérer la route et continuer l'avance. Malgré le fait que ce char spécial fut heurté par le tir d'un canon et immobilisé, il remplit sa mission et la Task Force repartit de plus belle !

La ville de Klingenmunster qui s'offrait à la vue représentait le prochain objectif et des fortifications permanentes y avaient été aménagées. On arrosa ces bunkers en y mettant toute la sauce et un peloton de la Baker Coy supporté par les hommes du 409è essayèrent de s'infiltrer sans succès. On prit donc position en dehors du bastion avec du renfort afin de mettre la ville à feu et la tactique réussit alors que seuls quelques tirs de mortiers occasionnels et de snipers isolés furent rencontrés à la deuxième tentative. Le Journal S-3 mentionna : « 4h00, Klingenmunster atteinte; 4h35 ville investie et sécurisée.»

Les nombreux Allemands qui se rendaient commencèrent à constituer tout un casse-tête puisqu'on était bien au courant que l'ennemi avait l'intention de tendre des embuscades au train de ravitaillement qui suivait derrière avec les hommes qui avaient réussi à fuir dans les montagnes et les boisés. On réussit cependant à ramener les prisonniers dans tout véhicule qui pouvait servir et à les enfermer dans des enclos à Klingenmunster sous la surveillance des membres du 761st qui se regroupaient. Le soir du 23, on pouvait voir encore des Allemands sortir de leurs cachettes et se rendre, épuisés, à bout de forces. La mission était accomplie et la 7è Armée pouvait maintenant se déployer jusqu'au Rhin, ce qu'elle s'empressa de faire aussitôt. En ce 23 mars, la 14è DB s'engouffra dans la brèche ouverte par la Task Force à Klingenmunster et se rendit jusqu'au fleuve tant convoité pour y prendre ses trophées: Karlsruhe et Stuttgart. Tout ça rendu possible par la Task Force du Rhin avec le 761st Tank Battalion comme fer de lance.

En Allemagne, les généraux Bradley, Patton et Eisenhower visitent un entrepôt clandestin dans lequels les nazis ont entreposés une mutitude d'œuvres d'art volées aux quatre coins de l'Europe. Bien évidemment, bien peu d'hommes combattant au front eurent le loisir de contempler l'un de ces multiples trésors de guerre du Reich (US Nara)

Le tableau de chasse pour les opérations de la Task Force dans la Maginot allemande: Sept villes de la ligne Siegfried sécurisées dont trois entièrement détruites; une quantité gigantesque d'armes et véhicules capturés; 31 casemates anéanties; 49 nids de mitrailleuses pulvérisés; 29 canons anti-chars détruits et 20 autres capturés; 450 véhicules ennemis détruits; 11 camions de munitions réduits en flammes; 4 canons auto-moteurs mis hors d'état de nuire; 12 canons anti-chars de 37 mm ayant subi le même sort; 9 nebelwerfers liquidés; une pièce d'artillerie de 170 mm mise hors service; 200 chevaux tués ou capturés; un dépôt de munition réduit en miettes; 833 soldats du Reich tués, une centaine blessés et 3 260 faits prisonniers !

Quand on vérifia plus tard la provenance des prisonniers, des soldats de 14 divisions différentes se trouvaient dans les enceintes pour démontrer clairement l'étendue des forces qui s'étaient opposées à la Task Force du Rhin.

Le 761st se rendit par la suite jusqu'à la ville d'Insheim qui capitula sans trop offrir de résistance au bataillon trente minutes avant l'arrivée du Brigadier Général Pierce aux commandes de la 103è DI. Le poste de commandement du bataillon s'établit dans cette ville et le 28 mars, on lui ordonna de joindre la 71è DI faisant partie du XIIè Corps du Général Manton S. Eddy, ce qui se concrétisa le 30 mars. La quatrième phase d'une série de cinq campagnes majeures s'achevait avec succès avec des pertes moins lourdes en hommes et équipements que dans n'importe quelle autre des opérations, mais en infligeant les dommages les plus sévères parmi l'ennemi.

À la fin des opérations, le Général Anthony C. McAuliffe envoya ce message aux hommes de la Task Force: Aux Officiers et aux hommes de la 103è DI et aux unités qui lui étaient attachées: « La première étape de nos opérations a été brillamment complétée. Vous avez enfoncé la fameuse ligne Siegfried et bravement exploité ces succès. Vous avez fait plus de 4 700 prisonniers. Vous avez combattu courageusement et intelligemment, et vous avez mené tout le long en première ligne. Je vous félicite. » La presse fit aussi l'éloge des combattants de cette Task Force à laquelle les blindés et les hommes de la 761st apportèrent un soutien indispensable. (À suivre) **Prochaine partie: L'étau se referme.**

Les dossier du Mag

Baldur von Schirach : jeunesse et manipulation

Par Daniel Laurent

Au lendemain de la défaite allemande de 1918, son père fut révoqué et resta quelque temps sans emploi. Les désordres qui agitaient alors l'Allemagne traumatisèrent durablement la famille von Schirach. Le fils aîné ne supportant pas le déshonneur de sa patrie mit fin à ses jours. Désenchanté, Carl von Schirach se tourne vers l'extrême-droite et devint l'un des partisans du parti national-socialiste.Durant son adolescence, Baldur fut marqué par la haine de son père envers la République de Weimar. Au cours d'un voyage qu'il effectua avec sa mère aux États-Unis, sa famille américaine lui proposa de s'installer outre-Atlantique pour entamer une carrière. Mais Baldur choisit de retourner en Allemagne.

Le 29 août 1925, lors d'un dîner organisé dans la maison familiale, il fit la connaissance d'Adolf Hitler. L'adolescent profondément impressionné par cette rencontre adhéra peu après au NSDAP. En 1927, Baldur entra à la SA et s'installa à Munich où il s'inscrivit à l'université pour y suivre des cours d'histoire de l'art, d'anglais et de littérature allemande. En dépit de son jeune âge, von Schirach fit très vite partie du cercle intime des dirigeants du NSDAP. Ainsi, le 20 juillet 1928, il fut nommé à la tête du de l'Union des étudiants hitlériens. En 1929 son engagement politique le poussa à abandonner ses études. Propagandiste et organisateur remarquable du mouvement étudiant, il inspira chez ses compagnons les idéaux de la camaraderie, du sacrifice, de la discipline, du courage et de l'honneur. Il gagna ainsi à la cause nazie des centaines de milliers de jeunes. L'efficacité de son action auprès de la jeunesse et la dévotion aveugle qu'il exprime dans ses poèmes lui valent l'estime de Hitler. En septembre 1931, celui-ci le nomma chef des Jeunesses hitlériennes, poste qu'Hitler créa spécialement pour lui. Baldur, qui n'avait que 24 ans, devint ainsi colonel SA. En mars 1932, il épousa Henriette Hoffmann, la fille du photographe personnel de Hitler, Heinrich Hoffmann. Leur témoin, Hitler, leur offrit un chien. Le couple aura quatre

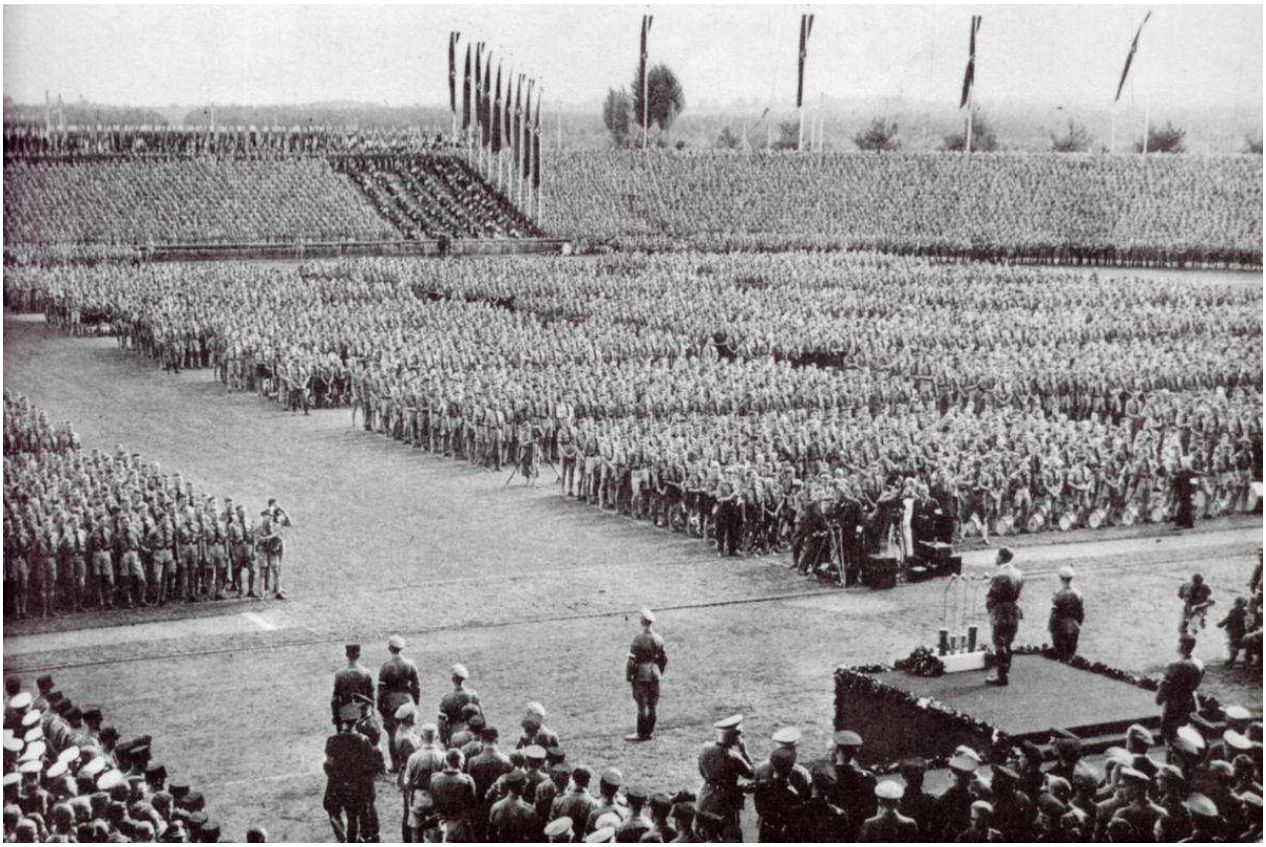
enfants, trois garçons et une fille. Le 31 juillet, von Schirach entre au Reichstag. Quelques mois plus tard, début octobre 1932, il organisa une monumentale marche de la jeunesse nazie. Des dizaines de milliers de jeunes, venus à pied de toute l'Allemagne, rendirent ainsi hommage à Hitler au cours d'un défilé qui dura près de 7 heures. Le Führer fut lui-même très impressionné.

A partir de janvier 1933, von Schirach travailla d'arrache-pied pour atteindre son objectif : inculquer à la jeunesse allemande les idéaux nazis. Il prit ainsi possession, par la force et en expulsant le général Vogt et l'amiral von Trotha, des bureaux du comité des associations de jeunesse du Reich, puis de l'organisation des auberges de jeunesse dont les biens considérables, plusieurs centaines d'auberges sur tout le territoire du Reich, furent saisis. Le 17 juin 1933, lors d'une cérémonie en présence de Hitler, von Schirach devint chef des Jeunesses du Reich allemand. La Hitlerjugend fut ainsi libérée de la tutelle SA et devint autonome du parti. Entre janvier 1933 et 1934, les jeunesses hitlériennes passèrent de un à 3,5 millions de membres. À la suite du décret du 1er décembre 1936 qui en fit une organisation d'état, les adhérents furent de plus en plus nombreux. Von Schirach devint alors Secrétaire d'état à la jeunesse. Désormais, il ne dépendit plus que de Hitler et fut "entièrement responsable de l'éducation physique, idéologique et morale de la jeunesse allemande". Le, même jour, Hitler signe un décret mettant hors la loi la seule association de jeunesse non-nazie qui restait : L'Association des Jeunesses catholiques, reniant ainsi le concordat qu'il avait signe le 20 juillet 1933 avec le Vatican : «*Tous les jeunes Allemands du Reich seront organises à l'intérieur des Jeunesses Hitlériennes. Les jeunes Allemands, outre qu'ils seront élevés dans leurs familles et a l'école seront éduqués physiquement, intellectuellement et moralement dans l'esprit du national-socialisme {…} par le truchement des Jeunesses Hitlériennes.* » En janvier 1937, avec l'aide du docteur Ley, von Schirach ouvrit les écoles Adolf Hitler pour former l'élite du IIIeme Reich. Son organisation travailla en étroite collaboration avec le ministère de la propagande et Joseph Goebbels. Présenté comme une sorte de héros, adulé par les jeunes nazis comme un dieu, les photographies du chef des jeunesses hitlériennes furent diffusées en nombre dans l'ensemble du Reich.

En 1938, von Schirach déclara : «***Le combat pour l'unification de la jeunesse allemande est terminé. Je considère comme de mon devoir de la conduire d'une manière dure et intransigeante [...] et je promets au peuple allemand que la jeunesse du Reich, la jeunesse d'Adolf Hitler, accomplira son devoir suivant l'esprit de l'homme à qui seul leurs vies appartiennent. »***

Baldur Von Schirach assiste à un défilé de la Hiterjugend à la fin des années 30. Il porte alors la tenue des Sturm Abteilugen (S.A) – Photo Bundesarchiv

Le 25 mars 1939, l'adhésion aux jeunesses hitlériennes devint obligatoire pour les jeunes voulant faire des activités sportives ou encore aller à l'école. Elles regroupèrent alors 12 millions de jeunes. Von Schirach transforma ainsi la jeunesse allemande en "objet de propagande vivante", faisant ainsi l'embrigadement des parents par leurs enfants. Terrain d'entraînement des futurs officiers, les jeunesses hitlériennes devinrent également à partir du 26 août 1938 le vivier de la SS : à la suite d'un premier accord conclu entre Baldur von Schirach et Heinrich Himmler, les meilleures recrues furent orientées vers l'Ordre noir après avoir suivi un entraînement particulier. Un bureau de liaison entre la SS et la Hitlerjugend fut mis en place le 1er octobre, et un nouvel accord renforçant cette collaboration fut signé le 17 décembre 1938. Quant à la coopération avec l'armée, elle fut renforcée le 11 août 1939. Von Schirach signa alors une nouvelle convention avec Wilhelm Keitel, commandant en chef de la Wehrmacht, suivant laquelle la Hitlerjugend effectuera l'entraînement prémilitaire suivant les règles fixées par l'armée qui, en contrepartie, s'engagea à former chaque année 30.000 instructeurs pour la jeunesse hitlérienne.



Rassemblement de jeunes Allemands appartenant à la Hitlerjugend dans l'enceinte du stadium de Nuremberg. La force dégagée par un tel rassemblement de masse n'est que l'un des divers leurres employés par les nazis pour galvaniser la jeunesse Allemande. (Photo Bundesarchiv).

Tous les jeunes Allemands, garçons et filles, étaient dans le système des l'âge de six ans jusqu'à l'âge de 18 ans. De 6 a 19 ans, les garçons étaient «Pimpf » De 10 a 14 ans au JungVolk ou ils prêtaient serment : « ***En présence de cet étendard de sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler. Je suis prêt a donner ma vie pour lui, et je m'en remets à Dieu*** » Puis de 14 a 18 ans a la Hitlerjugend proprement dite. Les filles étaient de 10 a 14 ans chez les «Jungmaedel » (Les Jeunes Filles) puis de 14 a 18 ans a la Bund Deutscher Maedel (Ligues des Filles d'Allemagne) ou elles suivaient un entraînement militaire semblable a celui des garçons. De nombreux parents furent scandalises de voir leur fille revenir enceinte d'un camp BDM. Mais cela ne gênait pas les dirigeants qui considéraient que le devoir des femmes allemandes était de donner des enfants au Reich, peu importe les circonstances. Quelques temps après le déclenchement de la guerre, en décembre 1939, von Schirach rejoignit volontairement l'armée. Après avoir subi un entraînement, il servit sur le front de l'Ouest à partir d'avril 1940 et participa à la campagne de France. En juin 1940, promu lieutenant, il reçut la Croix de Fer de seconde classe, avant d'être rappelé à Berlin par Hitler.

Hitler le nommât en août 1940 gouverneur de la région de Vienne et Reich commissaire à la défense. A partir de septembre 1940, il fut également chargé de l'évacuation des enfants des villes pour les protéger des bombardements britanniques. Dans la métropole viennoise, Baldur von Schirach donna de somptueuses fêtes. Sur place, ses responsabilités couvraient l'économie de guerre, l'administration de Vienne et celle du Gau sous la supervision du ministre de l'Intérieur. Il y fut responsable du programme de travail forcé. Surtout, dès sa prise de fonction, von Schirach précipita la déportation des Juifs de la région de Vienne. Le 2 octobre 1940, alors qu'il participa à une réunion dans le bureau de Hitler, il demanda au chef du Gouvernement Général de se charger des Juifs qui étaient encore présents à Vienne. Le 3 décembre 1940, à la suite de ses rapports, il reçut une lettre lui annonçant que Hitler avait décidé de déporter les 60 000 Juifs restant à Vienne vers le Gouvernement Général. Au total, il participa directement à l'envoi à l'Est de 185 000 Juifs. Expulsion qu'il jugea, dans l'un de ses discours, comme étant "une contribution active à la culture européenne"

Vers la fin de la guerre, Hitler rencontre de très jeunes combattants de la Hitlerjugend, dont ceux le plus à droite sont déjà décorés de la Croix de Fer ! (Photo Bundesarchiv)

Au moment de la prise de Vienne par l'Armée Rouge le 13 avril 1945, von Schirach tenta dans un premier temps d'échapper à la capture. Sous le nom de Falk, il travailla à Schwaz, dans le Tyrol, comme interprète pour l'armée américaine. Cependant, quelques jours avant la capitulation allemande, le 5 mai 1945, il dévoila par lettre son identité aux Américains et se constitua prisonnier. Le 20 novembre, il fut mis en accusation par le tribunal de Nuremberg pour "plan concerté au complot" et "crimes contre l'humanité". Le principal acte d'accusation reposa sur sa participation aux déportations des Juifs d'Autriche.Au cours du procès de Nuremberg, von Schirach fut le seul, avec Speer, à reconnaître la culpabilité du régime nazi et à faire preuve de quelques remords tardifs et, comme Speer, de circonstances. Il déclara : "*Devant Dieu, devant la nation allemande, devant le peuple allemand, je porte seul la culpabilité d'avoir entraîné la jeunesse à soutenir un homme qui durant de longues années a été considéré comme étant irréprochable et qui a assassiné des millions de gens*". Il tenta d'apporter la preuve qu'il avait protesté auprès de Bormann contre le traitement inhumain infligé aux Juifs et, déclarant que les crimes commis resteront pour des siècles une tache dans l'histoire allemande, il assura ne pas avoir eu connaissance de l'existence des camps d'extermination. Affirmation fort douteuse, puisque ses fonctions lui valaient de recevoir les rapports du SD sur l'application de la "Solution Finale". Il se défendit en déclarant que ses "principales activités à Vienne étaient sociales et culturelles". Le 1er octobre 1946, disculpé du premier chef d'accusation, von Schirach fut reconnu coupable de crime contre l'humanité et condamné à 20 ans de prison, essentiellement pour son activité anti-juive en Autriche. Or il avait développé ses Jeunesses Hitlériennes en harmonie étroite, sinon publique, avec la SS. Il faut noter que le dirigeant nazi qu'il fréquentait le plus, en prive, était Heinrich Himmler. Mais ce chef d'inculpation fut abandonne pour diverses raisons politiques.

Le fait que Baldur von Schirach ait, pendant plus de 10 ans, préparé la jeunesse allemande a être la chair a canon docile du IIIeme Reich, et, de plus, une chair a canon suffisamment endoctrinée pour se livrer sans états âmes aux pires crimes de guerre, ne fut pas retenu contre lui. Une preuve de plus, s'il en faut, que ce que l'on peut éventuellement reprocher à Nuremberg n'est pas d'avoir impose «La loi des vainqueurs » mais d'avoir été trop «généreux» vis à vis de certains accuses, dont Schirach. Au cours de ses années d'incarcération, il commença à écrire secrètement ses mémoires. En 1950, les époux von Schirach divorcèrent. La même année, ses enfants

demandèrent sa grâce, en vain. Ce fut un homme malade et prématurément vieilli qui sortit de la prison de Spandau le 30 septembre 1966. Jusqu'à son décès, il vécut retiré dans le sud-ouest de la République fédérale d'Allemagne. En 1967, il publia *Ich glaubte an Hitler* (J'ai cru en Hitler), tentant d'expliquer la fascination que le Führer avait exercée sur lui et sur la jeunesse allemande. Il mourut dans son sommeil dans un petit hôtel de Krövan-der-Mosel le 8 août 1974.

A mon sens, le pollueur des jeunes âmes allemandes aurait eu toute sa place a la potence au cotes de Goering et des autres. Qu'en pensez-vous ?

Sources : François Delpla, «Nuremberg devant l'histoire» William Schirer, «Le 3eme Reich des origines a la chute» Divers Web, dont les photos

Les dossier du Mag

LES CARNETS DE AIME THIERRY

Par Stéphane Delogu

Thierry Aimé était sergent à la 3ème Compagnie du 43ème Régiment d'infanterie coloniale, unité avec laquelle il sera fait prisonnier en juin 1940. Comme des centaines de miliers de prisonniers de guerre Français, il prendra la route pour le Stalag et cinq ans de captivité où il lui sera donné de voir toutes les facettes de l'esprit humain, le pire comme le meilleur. Aimé Thierry a noirci des dizaines de pages, retraçant sa douloureuse expérience "d'esclave" sur des cahiers d'écolier, qui pendant plusieurs dizaines d'années ont sombré dans l'oubli. Grâce à un don, les archives exceptionnelles et les souvenirs accumulés et rédigés par un soldat parmi tant d'autres vont maintenant connaitre une seconde vie. En exclusivité pour les lecteurs du Mag, les cahiers d'Aimé Thierry seront chaque mois, retranscris par époque, sous forme d'un feuilleton littéral passionnant et totalement inédit

- ***Episode 1 - mai 1940 : la drôle de guerre . - Sommanthe (Ardennes) 23 mai 1940.***

8h00 du matin. Dans le petit jour sale, qui du haut des arbres déchiquetés, tombe jusqu'à lui, un homme, un soldat est aux aguets. Ce coin de la forêt, que le commandant de la 3ème Compagnie au 43ème Régiment d'Infanterie Coloniale a choisi hier tantôt pour y établir un nouveau Pc, offrait cet avantage d'être bien caché dans le sous-bois, à proximité d'un chemin qui reliait le nouveau Pc par un étroit layon. Il avait fallu établir rapidement le nouveau campement, c'est à dire creuse le trou individuel, appelé "trou Gamelin". Les trous Gamelin, creusés avec bien du mal et des outils de fortune, les hommes furent rassemblés par l'officier et des consignes distribuées. C'était de la section de commandement, les hommes, qui, au feu, étaient directement sous les ordres de l'officier de Compagnie. Au repos, clairons, coiffeurs, cyclistes, ils devenaient au front agents de liaison. Cette spécialité peu enviée en ligne, c'état assez à l'arrière pour valoir à détenteur l'épithète de "planqué", ce qui avait contribué à faire de chaque section de commandement une sections à part, n'ayant que peu de rapports avec le restant de la compagnie. Au vrai, il n'y avait pas de véritable animosité entre les uns et les autres, car on finissait par se liaison et les agents de liaison avaient plus que d'autres l'"occasion de rendre service ou d'apporter une bonne nouvelle. Lors, le nouveau Pc établi le commandant de Bataillon et les chefs de section avisés de son nouvel emplacement , douez hommes se trouvaient groupés en ce sous bois que la nuit avait envahie. deux étaient déjà partis vers le poste de ravitaillement avec quelques hommes de groupes au contact avec l'ennemi, car il fallait ramener le café" aux hommes du matin, puisque de par l'éloignement du

FORUM LE MOULE EN GUERRE 1939 1945

ravitaillement et l'effectif réduit dont on disposait, le café était quelques boules de pain, la seule nourriture et la seule boisson que recevaient les soldats du groupe avancé. N'avaient ils pas reçu la veille à midi 13 têtes de lapin, 1 par homme et pour boire avaient du tamiser l'eau d'une mare à travers un mouchoir ! La nuit s'avançait, semblable aux nuits précédentes. Fraîche, après la chaleur accablante du jour, mais calme, comme fatiguée, aucun bruit ne troublait le silence. Qui eut dit que dans ce silence, des adversaires s'épiaient, que la mort rodait ? Lau lune éclairait de tout sa clarté mais dans ce sous bois arrivait tamisée et ne donnait qu'une lueur diffuse, perçant difficilement l'épais feuillage et mettant une note d'intimité après le labeur harassant de la journée, invitait à la détente. C'est sans doute ce que ressentaient ces hommes qui pour l'instant, désoeuvrés, s'étaient rassemblés près du sous officier, fumant, en dépit des ordres formels une pipe, moins visible que la lueur d'une cigarette et plus facilement éteinte. Ces hommes qui depuis huit mois vivaient ensemble, formaient une magnifique équipe vivant d'un meme coeur. ce n'était pas les dangers courus qui avaient forgé cette amitié. Il n'y en avait pas eu jusqu'alors, de vrai danger affronté, malgré trois semaines passées en début de la guerre en forêt de Warndt, puis onze semaines sur la neige dans la Blies, mais plutôt des corvées. non ! ce qui liait cette équipe, c'était une discipline librement acceptée dès les premiers instants et qui voulait que chacun eut sa part de travail sans qu'il soit nécessaire de tenir une liste des tours de corvée. Le sous officier nommé Dhariville répugnait à commander une corvée ennuyeuse. Il l'eut de préférence exécutée lui-même. Les hommes le savaient et eussent été honteux de s'être faits remplacer par lui, ce par négligence. Ainsi, une sorte d''émulation les avait saisis et toujours étaient présents ceux dont le tour de garde était proche. Dhariville étaient le type même de l'ouvrier de Paris : péroreur, un tantinet hâbleur et grand amateur de coups de rouge, il avait sur un corps maigre, mais avec mollets dont les bandes molletières accentuaient la maigreur et la laissaient deviner, une trogne réjouie dont le plus bel ornement était un nez rubicond tirant parfois sur le violet, dont il était fier et appelait sont "piment".

De septembre 1939 à mai 1940, l'Armée Française est massée à l'Est, face à la frontière du Reich. Ses soldats s'organisent petit à petit dans cette « drôle de guerre » où les patrouilles de « routine » succèdent aux gardes et à l'aménagement des tranchées dans lesquels les sections organisent leur vie de bivouac du mieux qu'elles le peuvent. Alors que l'Armée Française n'a pas évolué stratégiquement depuis Verdun, l'Allemagne a adopté la « Blitzkrieg ». Alors qu'une armée toute entière a adopté une défense statique, une autre s'apprête à déferler sur les Ardennes Belges. Aimé Thierry et ses camarades vont bientôt mesurer à quel point la France a surestimé sa force et, surtout, ses généraux.

"Je peux être au sec un moment, mon piment est saturé de picrate" disait-il avec une verve dont eut sourit le bon Ponchon. Menuisier de son état, il habitait dans la banlieue de Paris avec son père et sa mère, septuagénaires, et sans le dire on devinait que c'était pour eux qu'il était resté célibataire. Syndicaliste acharné, il croyait à la victoire du travail sur le capital et n'admettait pas ses 2,75 journaliers de sous officier contre les 20 sous au simple soldat, il achetait de temps à autre un tonneau de vin qu'il offrait à l'ordinaire de la Compagnie. Il portait aussi, bien caché au fond d'un portefeuille, une photographie qu'il ne montrait qu'à de rares intimes, et il avait , pour ce faire, des gestes d'une touchante ferveur. Une fois le camarade jugé digne de bénéficier de cette faveur, il sortait la photographie de son portefeuille, la regardait longuement, puis après une visible hésitation, la lui tendait. Ensuite plus un mot. Il regardait ou plutôt scrutait la face de son vis à vis, cherchant à y lire la surprise, qui ne pouvait manquer de s'y inscrire. Et de fait, soit par politesse, ou sincèrement, on se récriait toujours en reconnaissant le leader du Parti Communiste Français, qui , debout, les bras le long du corps, mais les poings fermés, pouvait donner à ses partisans une idée de volonté, mais aurait aussi bien pu donner à ses adversaires une idée de suffisance de soi, risible. Dhardi, car il était devenu » Dhardi » pour tous, c'est plus commode et plus familier, n'ajoutait toujours qu'un mot : "Hein !" et reprenait vite sa photographie, la rangeait soigneusement. La fierté venait du fait qu'il était sur

le cliché à coté du leader communiste de qui l'on remarquait la carrure imposante, mais aussi du fait que posséder un tel document, était pour l'heure interdit. Pour l'instant, la conversation roulait sur les évènements de la journée dont il semblait faire le bilan. "Encore par de mouvement aujourd'hui du côté des Fritz, à croire qu'ils ont peur de se frotter à nous, et que la démonstration d'il y a quatre jours les a refroidis. Les copains des avants postes disent qu'ils en ont assez de monter la garde inutilement. Ils demandent qu'on envoie le nombre d'hommes nécessaires au ravitaillement, puisqu'ils n'ont rien à faire et qu'on ne nous monter pas à bouffer !" La discussion se poursuivit et d'un sujet à un autre prit un tour plus intime quand on en vient sur une remarque d'Adrien, un Parisien, aussi aux questions familiales sujet que chacun préférait. "Je me demande ce que ma femme doit penser à cette heure ? elle qui nous croit en plein boum ! » **A suivre**

Journées Robert LELARD
4 juin 2007, 18 h 00 au Mémorial de CAEN.

Réalisée en partenariat avec le **MEMORIAL DE CAEN**, cette soirée publique ouverte à tous se déroulera autour du parcours de cinq témoins de la seconde guerre mondiale qui évoqueront la manière dont ils ont vécu les évènements de la Bataille de Normandie, alors que certains d'entre eux se trouvaient confrontés à un présent très différent de ceux qui s'y trouvaient impliqués. **Léon Gauthier** était l'un des 177 Français du Jour J, il appartenait au célèbre commando Kieffer. Il participera à l'intégralité de la Bataille de Normandie avec son unité du n°4 Commando**. Nicolas Fank** a vu sa vie basculer lorsqu'il est incorporé de force dans la Wermacht. Il franchira le couloir de la mort à Coudehard à bord d'un char Panther. **Guy Bourée** est secrétaire de Mairie à Vire alors que les alliés prennent pied en Normandie ; il s'engagera dans la Division Leclerc, unité qu'il suivra jusqu'en Allemagne. **Nina Michel** et **Henri Graff** ont, quant à eux, un point commun : le calvaire qu'ils vivront à Auschwitz. Nina est Ukrainienne et partagera le sort de nombreux habitants de son village, raflés puis déportés. Henri, lui est âgé de 16 et vit en France lorsque la nasse se referme sur lui. Son seul crime : être juif. Au travers des parcours respectifs de nos cinq invités, nous serons amenés à nous interroger sur la manière dont peut être perçu un même évènement au cœur de contextes totalement différents. Comment a-t-on vécu la Bataille de Normandie lorsque l'on est Français Libre, civil, « malgré nous », deporté ? Ne manquez pas cette soirée passionnante où chacun des intervenants vous fera partager sa perception de la seconde guerre mondiale.